

Ils m'ont haï sans raison. De la chasse aux sorcières à la terreur de Jacob Rogozinski

Alexis Lussier

Numéro 264, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lussier, A. (2018). Compte rendu de [*Ils m'ont haï sans raison. De la chasse aux sorcières à la terreur* de Jacob Rogozinski]. *Spirale*, (264), 29–30.

CET OBSCUR OBJET DE LA HAINE

Par Alexis Lussier

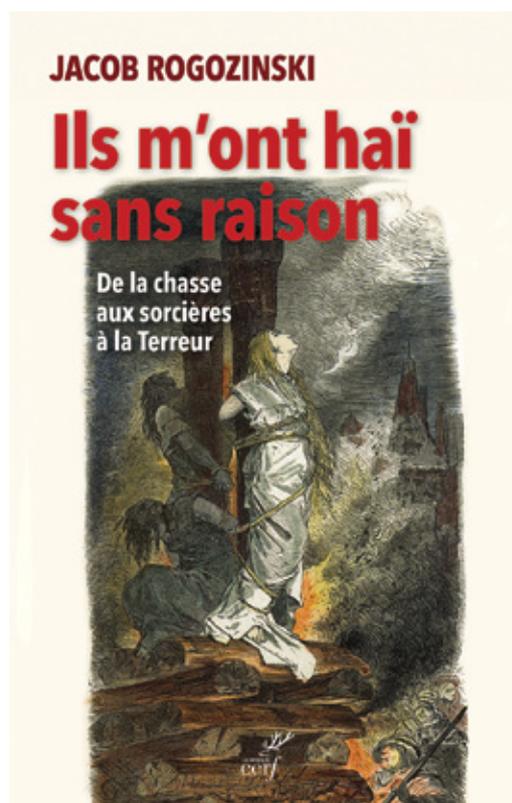
ILS M'ONT HAÏ SANS RAISON. DE LA CHASSE AUX SORCIÈRES À LA TERREUR

de Jacob Rogozinski

Éditions du Cerf, 2015, 432 p.

On dit peu de choses si l'on dit que le diable est une figure ambiguë, trompeuse, retorse, perverse, en somme. Le diable lui-même n'est-il pas, d'après la tradition, une figure à l'envers (ou à tout le moins une figure de l'envers), et donc susceptible d'illustrer l'opération même à laquelle on l'associe ? Opération de l'ambiguïté elle-même, de la tromperie ou de la torsion du sens et des valeurs. Ce qui correspond à bien des égards à la définition classique de la *perversion*, que l'on comprenait autrefois comme un retournement coupable, et susceptible de produire une version détournée des choses. Chez les Pères de l'Église, et en particulier chez Tertullien, « pervertir », cela signifiait *falsifier un texte*, détourner une interprétation,

et donc produire une *autre version* du texte dont il s'agissait de protéger la vérité. Pervertir un texte, c'était infléchir, en somme, une version suspecte de l'Écriture. Opération diabolique parce qu'elle est elle-même ambiguë, complexe, faite pour égarer, d'autant plus que l'opération elle-même est réputée cachée. Ce qui la rend justement efficace parce qu'elle sait passer sous le couvert d'un raisonnement parfaitement correct et légitime. C'est en ce sens que Charles Baudelaire nous invitait autrefois à nous méfier des Lumières, sans doute parce qu'elles lui semblaient trop claires, ou trop évidentes, trop peu enclines, comme le croyait le marquis de Sade, à



se pencher sur l'abîme qu'elles pouvaient prétendre éclairer : « [N]oubliez jamais, écrivait Baudelaire, quand vous entendrez vanter le progrès des Lumières, que la plus belle des ruses du Diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »

En remontant l'histoire des chasses aux sorcières qui se sont déchaînées de la Renaissance aux Lumières, Jacob Rogozinski examine au contraire la logique des exactions qui ont été commises durant des siècles au nom de l'existence du diable. Il fallait donc *aussi* qu'il existe ! C'est en effet parce que le diable *existe* que les persécutions semblent légitimes et fondées en droit. C'est aussi parce que l'existence même du diable est déclarée que l'on aura pu dire que « *toutes les femmes sont*

sorcières », comme le rapporte l'histoire d'Aldegonde de Rue, qui a péri sur le bûcher le 31 août 1601. Logique absurde, fatale, monstrueuse, qui n'en a pas moins fonctionné avec une affligeante efficacité entre le milieu du xv^e siècle et la fin du xvii^e siècle. Ce qui ouvre tout un champ d'horreur, il va sans dire, et qui obscurcit beaucoup l'image tellement claire et pleine d'optimisme de la Renaissance et des Lumières. L'ouvrage de Jacob Rogozinski, en ce sens, nous invite à nous interroger sur la part d'aveuglement qui préside aux manœuvres du pouvoir qui prétend éclairer le monde et le nettoyer de ses impuretés. Comment deux époques, que l'on

associe volontiers au triomphe de l'innovation et de la raison, et devant lesquelles on aura appris à célébrer l'intelligence et le génie humain, peuvent-elles encadrer toute une histoire de persécutions menées sous la forme d'une ratiocination délirante qui consiste à identifier l'autre menaçant ?

La raison pour alibi

D'où l'opération de la perversion, sur laquelle je crois nécessaire d'insister, qui est une perversion de la raison autant que des procédures juridiques en cause. C'est du moins dans cette optique, me semble-t-il, que Rogozinski rappelle à notre mémoire les arguments d'un prédicateur jésuite comme Friedrich Spee von Langenfeld (1591-1635), qui s'est résolument attaqué aux procédures judiciaires qui condamnaient presque systématiquement à la peine capitale toute personne accusée de sorcellerie : « *À la différence de tant de savants démonologues, Spee avait parfaitement compris ce que signifie en vérité le diable. Il avait bien vu que Satan est d'abord celui qui accuse et condamne. C'est du côté des persécuteurs que se trouvent les affects "diaboliques", la haine, l'envie, la joie de faire souffrir.* » En somme, c'est en identifiant l'autre sous le masque du diable que le persécuteur, comme le croyait Spee, se masque à lui-même le diable qui est en lui, et dont il est l'instrument et le servant légitime : c'est-à-dire fondé en droit et en raison, et néanmoins fondé dans le mal... et d'un mal qui s'ignore.

En soulignant la « *joie de faire souffrir* », Rogozinski indique que c'est faire raison de sa perversion que de nier la part de jouissance, le plaisir, la *joie* qui s'anime dans la haine. C'est réussir le coup de jouer sans raison alors même qu'on se donne la *raison pour alibi* au milieu des brasiers et des outrages. D'où le titre de l'ouvrage de Rogozinski (*Ils m'ont haï sans raison*), qui joue tantôt de l'ambiguïté de la raison elle-même, tantôt des raisons que l'on échafaude pour justifier un acte de persécution. C'est pourquoi le coup le plus rusé que le diable ait réussi n'est peut-être pas, ainsi que le croyait Baudelaire, de nous persuader « *qu'il n'existe pas* ». Comme le dit Rogozinski dans une phrase extraordinaire, la plus grande ruse du diable est peut-être, au contraire, de nous persuader « *qu'il existe* ». Car c'est justement au nom de l'existence du diable que les dispositifs de persécution collective, les processus de diabolisation et les mécanismes de l'exclusion destructrice ont su schématiser la haine dans une caricature de l'autre diabolique.

Qu'est-ce donc qui se cache sous le masque du diable ?

À distance des analyses magiques de René Girard, trop occupé à saisir un mécanisme à ce point universel qu'il réduit rien de moins que les « *fondations du monde* » à un schéma unique et uniformément applicable, la pensée de Rogozinski se veut plus proche de celle de Michel Foucault, en ce qu'elle cherche à isoler des dispositifs politiquement fondés au sein des rapports de pouvoir. Je dirais plus proche également de la pensée de Michel de Certeau, qui a su décrire, dans *La possession de Loudun* (1970), comment quelque chose a pu être dit, pensé et vécu sous le nom de diable. Pour Rogozinski, l'examen doit ouvrir à une longue réflexion sur la fascination du mal et la logique de la haine qui président à toutes les persécutions – des chasses aux sorcières à la Terreur et aux procès de Moscou. Car l'ouvrage de Rogozinski, s'il offre un point de vue historiquement circonscrit à travers l'histoire des chasses aux sorcières, est avant tout un livre qui entend poser la question de la haine dans une optique générale.

Il en ressort une phénoménologie morale dont on peut parfois interroger la portée – un usage par moment trop peu resserré des termes de « *dispositif* » (Foucault) ou d'« *identification* » (Freud) –, toutefois l'essentiel porte sur le caractère énigmatique de l'objet de la haine, quand la logique de la haine est elle-même diabolique, toujours aveugle, en fin de compte, quant à la nature réelle de son objet. Car cet obscur objet de la haine – que les persécuteurs identifient à la sorcière, mais qui sert tout à la fois de paradigme pour penser l'image du paria, du suspect, du traître ou du juif – est capable de déchaîner toutes les violences alors même qu'on oublie ce qui est tant détesté.

La question ne semble donc pas être : *quel est l'objet de la haine ?*, dont on peut toujours interroger le statut, comme le pensait aussi Aurel Kolnai – je rappelle que Kolnai est l'auteur d'une étonnante phénoménologie réactive sur le dégoût, l'orgueil et la haine (*Les sentiments hostiles*, 1929-1935) –, mais surtout : *où... et en qui... place-t-on l'objet de la haine ?* Question beaucoup plus importante, comme Freud s'en était déjà aperçu, que la question de la *nature* de son objet, qui est sans doute insondable. Car on peut décrire indéfiniment celui ou celle que l'on croit être l'objet détesté, menaçant, envahissant – la haine ne manque pas mots. C'est autre chose de se demander ce que l'on fait exister en le haïssant, et qui sert à justifier la persécution, sinon le mépris et la stigmatisation délirante. Ce que l'on suppose qui doit exister – sans quoi la haine n'aurait pas d'objet. ■